LA GLAISE ET LE FEU

IAN MANOOK

LA GLAISE ET LE FEU

roman

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2026

À Françoise, toujours
et à moi, encore !

Prologue

5 septembre 1881

C'est un lundi qui marque déjà la fin de l'été. Après les canicules de juillet et les orages d'août, septembre fraîchit soudain. Dans le bureau des chemins de fer, le chef du service d'exploitation compulse ses notes et ses agendas et peste contre ces Parisiens, sans discipline et arrogants, toujours en retard, qui mettent le bazar dans ses horaires et chamboulent d'heure en heure la programmation de ses trains.

– À Villeneuve, on intervertit l'omnibus 18 de Fontainebleau et le direct 584 de Montargis qui a trop de retard.

– Bien, chef.

– Le 18 partira avant le 584 et devient direct de Charenton jusqu'à Paris. Le 584 partira derrière et récupérera les passagers du 18 aux gares de Maisons-Alfort et de Charenton. On téléphone à tout le monde pour prévenir.

– Oui, chef.

Le long de la Marne, les trains venant du sud, de la Côte d'Azur comme de la grande banlieue, se rejoignent et se suivent sur la même voie jusqu'à Paris.

Le chef de gare, en uniforme réglementaire, maugrée dans sa moustache en guidon. Sûr que dans son bureau de commande quelque part bien planqué au chaud dans Paris, le

chef du service d'exploitation, lui, est à l'abri du chaos que provoque sa décision.

Ça s'encolère sur les quais et ça s'invective avec le verbe de plus en plus haut. Les passagers de l'omnibus 18 devenu express s'indignent de devoir attendre le 504 devenu omnibus et qui affiche déjà vingt-cinq minutes de retard. Nombre n'y comprennent rien et s'en paniquent.

De plus en plus, ça s'agglutine et se bouscule sur le quai. Les passagers fébriles, les bras plombés de leurs bagages, se télescopent, la tête ailleurs à surveiller l'horloge, ou à rattraper par la manche des mômes qui pleurent et traînent des pieds ou filent en jouant à chat entre les jambes pressées ou indécises des voyageurs inquiets.

Ça se pousse et ça s'entasse dans les voitures en s'interrogeant pour savoir si c'est le bon train. Les plus grincheux s'exaspèrent d'un insupportable tintamarre qui résonne du bout du quai, en queue du 504. Un wagon spécial attelé pour transporter jusqu'à Paris trente-deux joyeux lurons d'une fanfare de La Ferté-Alais. Avec femmes et enfants, la clique est en partance pour Brighton, en Angleterre, où l'harmonie municipale est attendue au Festival international de fanfares. L'orphéon de La Ferté-Alais bénéficie du prix sans concurrence d'une voiture de troisième classe. Une calèche plus qu'un wagon, entièrement en bois, châssis autant que cabine. À croire que seules les roues sont en métal. Et encore, des passagers, curieux ou suspicieux, le vérifient d'un coup de pied avant de s'en assurer, satisfaits de ne pas avoir à voyager à son bord.

Le 504, arrivé à neuf heures vingt-trois à Charenton, n'en est encore pas reparti. Toujours vingt-cinq minutes de retard. Qu'importe aux fanfareux, pour eux, le temps passe plus vite en musique. Pas pour le chef de gare. À neuf heures quarante-six, furieux de tout ce désordre et ce ramdam, il arpente son quai, drapeau d'une main et cloche de départ

à la volée de l'autre. D'un geste impatient, il claque une à une les portières que des retardataires rouvrent aussitôt dans son dos pour se forcer une place dans les wagons bondés. Il va laisser exploser sa colère quand un mouvement attire son attention, loin, tout au bout de la ligne droite qui mène à la gare. Sur le quai, à Charenton, le chef de gare se fige à la vue du monstre qui jaillit de la courbe, dragon noir et furieux soufflant sa vapeur et sa fureur. Quand il comprend, la terreur le tétanise : le 10 ! le train numéro 10 ! Le rapide de Marseille prévu pour traverser la gare sans s'arrêter et filer jusqu'à Paris à 75 kilomètres à l'heure !

Au crissement strident des roues d'acier bloquées sur les rails, aux gerbes d'étincelles qui giclent en éventail de sous la bête en rage, à la furie de ses sifflets à vapeur, le chef de gare comprend que le mécanicien de la loco 121 PLM a vu trop tard le cul du 504 à l'arrêt sur la voie où roule son propre train. Pauvre gars, malgré la peur qui doit lui cisailler les entrailles, il a bien renversé la vapeur en sifflant aux freins, mais rien n'y fera. À cette vitesse, il ne pourra que ralentir la bête, et il sera sur le 504 en quatorze secondes. Un monstre de cinquante-cinq tonnes capable de tirer un convoi de dix wagons à plus de 130 kilomètres-heure. Une puissance d'apocalypse. Alors le chef de gare hurle à s'en déchirer la gorge.

*

– C'est le frère du roi de Siam et sa famille, murmure la fille de son accent ensoleillé de belle Italienne, désignant une famille arrogante et huppée dans le wagon, accompagnée d'une poignée de domestiques prévenants et craintifs.

– Le roi de Siam ? s'étonne un des deux militaires assis en face d'elle.

– Oui, un tyran, *un bastardo* !

C'est une jolie fille, pleine d'assurance et au caractère marqué. Victoire. Italienne, mais de mère française qui a tenu à lui donner ce prénom claironnant. Pas Vittoria : Victoire !

– Pas celle d'un pays contre un autre, précise-t-elle, mais celle de la cause du peuple contre le pouvoir. Chez nous, tout le monde est anarchiste !

Un visage à la douceur toscane, illuminé d'un regard vert et hypnotique sous des cheveux noirs et frisés. Eux sont deux amis d'enfance, deux pays, deux bidasses sans rang libérés de leurs obligations militaires, après cinq ans de service, dont le dernier consacré à la pacification de la Tunisie. Ils ont embarqué à Marseille dans le rapide en route pour Paris, et depuis, ils se réjouissent du hasard qui les a placés en face de la jeune femme. Ils sont partis il y a des heures et bavardent avec elle comme avec une vieille connaissance.

– Sa colonisation, tu veux dire, corrige Victoire intransigeante.

Edmond, le plus hâbleur des deux militaires, répond qu'elle peut appeler ça comme elle veut et qu'il s'en fiche comme de ses premières guêtres. La Tunisie et la guerre, les déserts, les miséreux, les Bédouins et tout le tintouin, c'est fini pour lui. Et c'est tant mieux. Terminé les rastaquouères !

Albert, plus taiseux, se souvient sans rien dire de l'accueil qui leur a été fait sur les quais de la cité phocéenne. Ils ont débarqué du bateau qui les rapatriait, et une petite foule les a acclamés en héros au son d'une *Marseillaise* désaccordée. Mais au détour d'un entrepôt, la communauté italienne en embuscade leur a crié toute sa haine et sa colère. Des huées et des lazzis. Des vociférations anticoloniales. Edmond le raconte à Victoire.

– Tu n'en étais pas, j'espère ? s'amuse-t-il auprès de la belle.

– Bien sûr que non. Ce n'était qu'un ramassis de nationalistes italiens aussi colonialistes que vous. Ils n'étaient pas là pour réclamer l'indépendance de la Tunisie, mais pour hurler

leur jalousie des succès militaires de la France. Rien à voir avec le droit des peuples.

Edmond les traite de *stronzi* et de *coglioni* en riant, de Ritals, de macaronis, mais Albert baisse la tête. Bien sûr qu'il a honte de cette campagne militaire et de la politique coloniale de la France. Il a lu *Le Capital* et le *Manifeste du Parti communiste*. Il a lu Errico Malatesta et Carlo Cafiero. Il est communiste libertaire. Anarchiste à sa façon, lui aussi.

– Le colonialisme, c'est la collusion des trois choses que j'exècre le plus au monde, ajoute Victoire dont le regard s'aiguise : le nationalisme, le capitalisme, et la religion.

Albert lève sur elle des yeux soudain attentifs, mais Edmond éclate de rire.

– On se fiche de la politique, parle-nous encore de toi. Tu ne nous as toujours pas dit ce qu'une aussi jolie fille fait toute seule dans le rapide Marseille-Paris. Pourquoi parles-tu si bien le français et que viens-tu faire chez nous ?

– Je ne vais pas à Paris, je vais à Londres rejoindre mon frère qui a suivi Errico Malatesta dans son exil.

– Malatesta l'anarchiste ? Celui de l'insurrection du Bénévent ? Tu le connais ? s'étonne Albert, soudain admiratif.

– Oui, c'est un peu comme un mauvais oncle.

– Pourquoi mauvais ?

– Parce qu'il a entraîné mes pauvres parents dans ses révolutions utopiques. Ils en sont morts tous les deux, mon père de désillusions et maman par fidélité, ensemble, dans le même lit, du même pistolet.

– Désolé, bredouille Albert.

– Ça fait quelques années déjà, réplique Victoire. Je ne les oublie pas, mais j'ai repris ma vie.

– À la bonne heure ! s'enthousiasme Edmond avec le culot des séducteurs impénitents, et que faut-il faire pour obtenir un doux baiser de toi ?

– Ces choses-là ne se décident pas, lance Victoire dans un éclat de rire qui leur perce le cœur à tous les deux. Celui qui me voudra devra le mériter, et il ne m'aura que si je le veux bien !

C'est à cet instant qu'Albert, dans un long silence, décide de devenir éperdument amoureux de Victoire la Toscane et de le lui avouer.

– Victoire, je…

Il n'a pas le temps de se déclarer. Le train freine avec une telle brutalité que les passagers sont projetés hors des banquettes et que tout bascule soudain en un effroyable chaos dans des cris de terreur. Les corps s'envolent, se heurtent à d'autres corps, s'assomment sur des têtes, des bras, des pieds. Les bagages fusent et valdinguent à travers le wagon et explosent leur contenu sur les passagers, dans les couloirs et sur les banquettes. Victoire, assise face à Edmond, est projetée par-dessus lui qui la rattrape de justesse, dans le désordre de sa jupe qui se trousse sur ses cuisses et de son corsage qui se déchire. Il la retient fermement, arc-bouté sur son siège, et la plaque contre lui pour la protéger, le nez dans son cou parfumé, une main sur ses reins l'autre sur sa nuque, ses jambes nues à califourchon sur les siennes. Albert, lui, ne peut rien faire. Une des lourdes malles du frère de ce salaud de roi de Siam vient de l'assommer et il gît, inanimé, entre les banquettes.

*

En gare, le choc est d'une violence inouïe. Une déflagration suivie d'un fracas assourdissant. La 121 PLM pulvérise de ses cinquante-cinq tonnes d'acier le fragile wagon en bois et tous ses passagers. Dans la seconde, tout n'est plus qu'un

amas de chairs, de bois et de sang. Ce qui reste du wagon des musiciens n'arrive pas même à la taille d'un homme.

Le chef de gare, qui s'était jeté à terre par réflexe, se relève et prend conscience, sidéré, du désastre, en fixant d'un regard incrédule et brouillé de larmes le reflet cuivré de quelque chose dans les décombres brûlants où ne gémissent pas encore les blessés. Une boule métallique dorée, froissée, pas plus grosse qu'un ballon de gosse. Il pleure et son cœur se vide avec effarement quand il comprend que c'est tout ce qui reste d'un hélicon de la fanfare. Douze kilos de cuivre, de la taille d'un homme, réduits à ça. Souillé du sang et de la chair et des viscères de celui qui devait en jouer, joyeux et fier, au Festival international de fanfares, à Brighton.

Dans l'avant-dernier wagon du rapide numéro 10, miraculeusement intact, le choc a finalement fait basculer Edmond et Victoire par-dessus le dossier et propulsé le corps inerte d'Albert contre les pieds de la banquette. Il ne sait rien de l'accident pendant les dix jours qu'il passe à l'hôpital, inconscient, avant de sortir du coma. Quand il s'en réveille, Edmond et Victoire se précipitent à son chevet pour l'embrasser et le rassurer. Choc à la tête et fractures à la jambe, pas si grave étant donné les circonstances. Il s'en remettra, la malle du frère du roi de Siam n'a pas eu raison de sa sale caboche de taiseux têtu.

Eux sont marqués d'ecchymoses, et Victoire a un bras et une main dans une attelle. Mais Albert ne remarque qu'une chose : l'autre main de Victoire, qui tient celle d'Edmond. Edmond et la belle Italienne, main dans la main…